Le Monde
Samedi 7 juillet 2012

Dorothée Smith, éloge du flou

La jeune artiste efface les frontières de l'identité et détonne aux rencontres d'Arles

Photographie

Arles
Envoyée spéciale

Ils sont troublants, les anges étranges de Dorothée Smith. Ces êtres à la beauté lunaire et au genre souvent indéterminé offrent une bouffée d'air bienvenue aux Rencontres de la photographie d'Arles, qui n'offrent cette année ni découverte majeure ni proposition esthétique décoiffante.

En mettant à l'honneur l'Ecole nationale supérieure de la photographie d'Arles (ENSP), le festival rassemble d'anciens élèves ou professeurs au talent et à la fortune inégaux. Au parc des Ateliers, les expositions s'alignent, pas toujours bien pensées ni présentées. Les meilleures choses à voir se trouvent plutôt au centre-ville : les images mythiques de Josef Koudelka sur les Gitans, les travaux originaux autour de la mode du Musée Galliera et de Grégoire Alexandre. Ou bien des artistes en marge de la programmation officielle, d'Alexandra Catiere à Sophie Calle.

Les images de Dorothée Smith, 26 ans, sortent du lot par leur sensualité, plutôt rare chez les autres anciens de l'ENSP, adeptes de travaux souvent désincarnés. Mais aussi par une réflexion troublante sur l'identité. Le regard absent, baignés d'une lumière hivernale bleutée, plusieurs modèles de Dorothée Smith offrent une présence subversive : leur corps délicat hésite entre masculin et féminin, faisant vaciller nos repères. Qui sont donc ces personnes dans l'entre-deux ?

Sans titre de la série « Hear us marching up slowly » de Dorothée Smith. COURTESY OF THE GALLERY LES FILLES DU CALVAIRE

Sourire doux, cheveux en casque et silhouette androgyne, la jeune fille précise : *« Je n'ai pas photographié des transgenres, j'ai photographié des amis ! »* Depuis l'enfance, Dorothée Smith rassemble les images de ses proches dans un journal photographique, qu'elle formalise ensuite sous forme de séries. Dans ses portraits, il n'y a pas de volonté documentaire, pas de légende, pas de date. Ses corps blancs évoquent moins l'enquête sociologique que la peinture romantique. *« Ce sont des personnes qui ont été exclues de l'histoire de l'art, ou traitées comme objets exotiques. C'est une façon de les réhabiliter. »*

Derrière l'élégance picturale plane pourtant comme une menace, qui dit la difficulté d'exister hors des normes. Des paysages d'eaux sombres, des statues militaires inquiétantes, accompagnent les portraits. *« Je ne peux pas faire comme si ces corps avaient le droit d'exister pleinement,* explique Dorothée Smith. *Beaucoup de transgenres n'ont pas de papiers. A partir du moment où ils ne rentrent pas dans les cadres, les corps sont politiques »*, dit l'artiste dont le titre d'exposition, *Entendez-nous approcher lentement*, évoque une résistance.

Au-delà de son exposition à Arles, Dorothée Smith pousse très loin ses recherches sur l'identité : *« La question est de savoir si c'est un donné ou si elle est comme tout le reste, une chose qu'on peut acheter, partager, modifier. »* Son doctorat de philosophie, qu'elle commence

Ses images sortent du lot par leur sensualité, plutôt rare chez les anciens de l'ENSP

à la rentrée, est centré sur l'art hybride, où l'artiste utilise le vivant comme une matière.

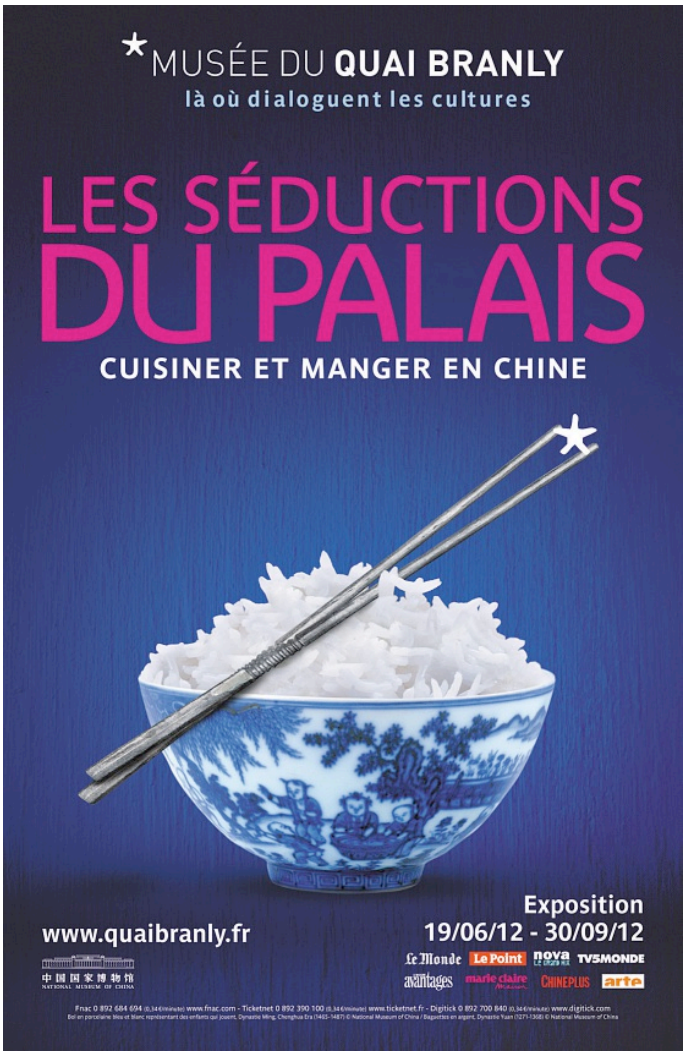
L'identité serait donc une sorte de pâte à modeler. Mais alors, qui est Dorothée Smith ? Son nom d'artiste est une création. Sur Internet, elle se démultiplie en différents avatars.

Au studio du Fresnoy, elle a même inventé une installation radicale sur le thème des fantômes, qui lui permet d'être « hantée » par d'autres personnes, à distance : chaque visiteur est invité à jouer avec son empreinte thermique, qui est comme une carte d'identité définie par la température de son corps. Par l'entremise d'un vêtement bourré d'électrodes, relié à une puce qu'elle s'est fait implanter dans le bras, Dorothée Smith ressent la température émise par chaque visiteur.

Comme si un spectre à sang chaud la traversait sans prévenir de part en part. Et il arrive que les fantômes s'énervent : récemment, un court-circuit dans sa veste lui a brûlé la peau. *« C'est juste un problème technique »*, rigole Dorothée Smith, qui incite les amateurs à partager l'expérience en se faisant eux-mêmes implanter une puce. Pour l'instant personne n'a osé. L'artiste, elle, n'a peur de rien : *« J'adorerais me faire pirater. »* ■

Claire Guillot

Rencontres d'Arles, Grande Halle, jusqu'au 23 septembre. Exposition au Fresnoy (Tourcoing), Panorama 14, jusqu'au 22 juillet. Site cellulairement.net



Londres dispose de sa tour Eiffel

Signée Renzo Piano, elle dépasse son modèle parisien et devient la plus haute d'Europe

Architecture

Londres
Envoyé spécial

Du 6 au 10 juillet, la tour Shard, à Londres, la plus haute d'Europe, entrera progressivement en usage. Elle dépasse de quelques mètres la tour Eiffel qui, érigée en 1889 à l'occasion de l'Exposition universelle, était avant tout un symbole, censée être provisoire, mais qui avait trouvé son utilité, paysagère, gastronomique et radiophonique, grâce à une batterie d'antennes à son sommet.

La tour Shard joue sur un autre registre, même si sa construction coïncide aussi avec une grande cérémonie internationale, les JO de Londres 2012. Ses 306 mètres de hauteur offrent 40 000 m² de surface utile : bureaux, hôtel, plate-forme panoramique (accessible au public d'ici quelques semaines).

Non loin de la Tour de Londres, elle se trouve à cheval sur la gare de London Bridge, où convergent plusieurs lignes de train, de métro et de bus. Comme la Tate Modern, elle est venue s'installer dans un quartier naguère industriel ou déshérité. La tour Shard ne représente pas qu'elle-même. Toute la zone sud de la Tamise devrait bénéficier de son ombre.

Huit hautes écailles

Une ombre discrète : Renzo Piano a dessiné une tour dont l'épaisseur s'amenuise au fur et à mesure qu'elle s'élève. Le principe même de la tour Eiffel, qui, de ce fait, n'envahit pas l'espace aérien. Sa façade est composée de huit hautes écailles planes, blanches, nacrées, lumineuses, chacune prenant le relais au passage du soleil. Renzo Piano applique ici à la perfection ses meilleures recettes, la principale étant de se parer d'une élégance sobre sans être pauvre, ce qui est le moins que pouvaient souhaiter les quatre banques du Qatar qui ont financé la tour.

De son sommet, on découvre la complexité du paysage londonien, la frénésie architecturale de la City, ses parcs immenses, ses ports, son éclectisme à l'œuvre depuis la crise postmoderne des années 1980 et la montée au créneau du prince Charles, passionné de style corinthien. Les Jeux olympiques ajoutent à ces caractéristiques une dose de pragmatisme : peu d'architecture innovante,

La tour Shard, à Londres.
KEVIN COOMBS/REUTERS

mais beaucoup de noms prestigieux. Le Centre aquatique, où se dérouleront les épreuves de natation, tire son épingle du jeu. C'est Zaha Hadid, architecte anglo-irakienne immensément célèbre, qui en a imaginé la forme : quelque chose comme un calamar géant, dont les volutes et la symétrie rappellent étrangement le vocabulaire de Santiago Calatrava, architecte de tours et de ponts très apprécié des maîtres d'ouvrage parce qu'il raconte des histoires simples.

Mais c'est dans Hyde Park que les étudiants en architecture viennent par centaines visiter ce qu'ils espèrent être le must de leur pèlerinage londonien : le pavillon provisoire (fermeture et destruction le 14 octobre) confié cette année aux architectes suisses Herzog et de Meuron (les auteurs du chef-d'œuvre de la Tate Modern). A leur nom est accolé celui d'Ai Weiwei, artiste et architecte chinois dissident, toujours assigné à résidence à Pékin. Comment ces trois architectes, qui ont construit le stade olympique de Pékin 2008, sont-ils parvenus à travailler ensemble sur ce minuscule bout de monument – un petit plan d'eau plus ou moins circulaire placé en lévitation au-dessus d'une sorte de cave archéologique imaginaire ?

Les étudiants se consoleront en visitant, au Victoria and Albert Museum, l'exposition consacrée à Heatherwick Studio, l'agence qui avait dessiné le spectaculaire pavillon anglais de l'Exposition universelle de Shanghaï. ■

Frédéric Edelman